



INFORMATEUR CORSE NOUVELLE
SETTIMANALE CORSU

**SETTIMANALE CORSU
D'INFORMAZIONE
SETTIMANALE CORSU
D'INFORMAZIONE**



LYCÉE MARITIME DE BASTIA

LE VENT EN POUPE

Photo Céline Fornali



PRÉHISTOIRE

**LES RÉPLIQUES
DES COFFRES FUNÉRAIRES
DE LANU
P22**

KAMPÀ P2 • ÉDITO P3 • OPINIONS P4

LA SÉLECTION DE LA RÉDACTION P17

ÉCONOMIE P 18

ASSEMBLÉE P20

ANNONCES LÉGALES P9



S E M P R ' À F I A N C ' À V O I

PRÉHISTOIRE

LES RÉPLIQUES DES COFFRES FUNÉRAIRES DE LANU SONT ACHEVÉES



Photos Chalcophore

Un unicum est un objet archéologique qui n'est plus, de nos jours, connu qu'à un seul exemplaire, même si à l'époque de sa fabrication il en existait certainement d'autres.

Les deux coffres de l'âge du Bronze découverts dans une grotte sépulcrale à Lanu, en Castagniccia, semblent très bien répondre à la définition. Fabriqués en bois d'if, ils sont, pour l'un monoxyle, c'est-à-dire creusé dans une seule pièce de bois, tandis que l'autre, plus complexe, comporte un système de fixation par tenons et mortaises. On n'en trouve pas d'identique en Europe. Depuis leur mise au jour, ils font l'objet de nombreuses études et viennent de donner lieu, à la demande de Franck Leandri archéologue de ces fouilles et actuel Directeur régional des affaires culturelles (Drac) de Corse, à la réalisation de deux copies à l'identique, avec les outils de l'époque, dans le cadre d'une démarche d'archéologie expérimentale. Ce travail a mobilisé les membres de l'association Chalcophore durant plus de 300 heures. Leurs réalisations, qui racontent un peu des techniques de travail du bois et des rituels funéraires de nos ancêtres, seront bientôt exposées dans les musées de l'île, en Haute Corse et en Corse du Sud.

À l'origine de la découverte, une ballade spéléologique de deux membres de l'association I Topi Pinnuti. Ils visitaient les grottes et cavités de la vallée de l'Anincu, sur le territoire de la commune de Lanu en Castagniccia. On est en 2015. À 20 mètres

de hauteur, sur une falaise calcaire, Jean-Claude La Milza et Jean-Yves Courtois, désormais désignés comme « inventeurs du site », décident de grimper pour voir une petite grotte dont l'entrée est masquée par un buisson. Là, ils découvrent des ossements humains, des morceaux de planches et de coffres en bois. Ils en informent immédiatement les services concernés (mairie et préfecture). La Drac, dont Franck Leandri n'est pas encore le directeur, est saisie et décide de lancer des investigations. « Dans le cadre de la mission qui m'a été confiée à l'époque, raconte Franck Leandri, je demande d'abord aux deux inventeurs de me faire parvenir un échantillon du bois. Par datation au carbone 14, nous constatons qu'il remonte à 1200 ans avant notre ère ! Nous réalisons alors une datation des ossements : il pourrait s'agir de squelettes postérieurs, regroupés et enfouis là pour des raisons diverses, peut-être d'anciennes superstitions qui auraient voulu qu'on les éloignât des villages... Il n'est en rien : les squelettes aussi sont de 1200 ans avant J.-C.. Nous sommes face à des rituels funéraires de l'âge du Bronze et à des artefacts inédits ». C'est que la bonne conservation d'objets en bois, au fil des millénaires, est assez rare. Quand il en existe, ils sont gorgés d'eau dans des tourbières, au fond des lacs, des rivières... Et généralement



« Nous avons dû d'abord fabriquer et faire valider les outils en bronze. Ils n'ont pas le même tranchant que des outils en fer : nous avons dû découvrir comment les utiliser pour répliquer au mieux les gestes correspondant aux traces laissées sur les bois anciens et retrouver tout le processus de façonnage, de creusement, de réalisation des tenons et des mortaises, etc. »



dans le nord de l'Europe. « En Méditerranée, nous n'avons pas vraiment d'autres exemples. Les seuls éléments de comparaison sont aux Baléares, à Minorque, où les bois trouvés dans une cavité sépulcrale ne proviennent pas de coffres mais de brancards ayant vraisemblablement servi à transporter les corps. La fouille de ces vestiges a ouvert un nouveau chapitre sur les rites funéraires de notre île mais plus globalement de Méditerranée. » Par son intérêt patrimonial et scientifique, la découverte a justifié la mise en œuvre d'une intervention importante, qui a mobilisé une trentaine de personnes dans une démarche pluridisciplinaire : des spéléologues ; des archéo-anthropologues, spécialistes des restes humains ; des xylologues, spécialistes du bois ; mais aussi des carpologues qui étudient fruits et graines ; des paléo-métallurgistes ; des palynologues qui étudient spores, pollens et micro-organismes, des paléopathologistes, etc.

Les travaux de recherche, qui feront l'objet d'une publication, ne sont pas encore achevés. « Notre démarche est scientifique. Nous nous basons sur des faits. Nous avons mené plusieurs phases d'études. Certaines sont encore en cours. L'analyse des restes humains se poursuit auprès de collègues suédois. » En effet, l'ADN, l'examen des dents, des restes osseux, peuvent révéler bien des choses sur nos ancêtres de l'âge du Bronze : outre les liens de parenté, on peut savoir où les individus ont passé les premières années de leur vie, quel était leur régime alimentaire [était-il principalement végétal ou carné ?], de quelles pathologies ils souffraient, etc. Mais peut-on, à partir de cette découverte, savoir quelles étaient leurs croyances, quel était leur rapport à la spiritualité ? « C'est assez complexe, remarque Franck Leandri. Concernant les rites funéraires, on sait qu'en Corse, ils étaient très variés : crémation, inhumation, dans le sol ou différents lieux qui peuvent être des cavités comme à Lanu, mais parfois des dolmens datant de périodes antérieures et recyclés... À Lanu, il pourrait s'agir des restes de sept individus, ré-inhumés dans une sépulture secondaire dans le cadre de rituels que les moyens dont nous disposons ne nous permettent pas de connaître avec précision. On peut supposer que les ossements étaient dans les coffres, mais sans certitude absolue dans la mesure où ils ont été retrouvés au sol. En revanche, le choix de l'if n'est pas anodin. Il est associé à la mort sur tout le territoire méditerranéen. Son bois imputrescible donnerait une forme de promesse d'immortalité. » Quant à la mémoire populaire, dans une île qui en est pourtant friande, elle n'avait conservé aucune légende, aucune image concernant ce lieu. Totalement oublié, il n'en a été que mieux préservé.

Les coffres sont un exemple exceptionnel de la qualité de cette préservation : ils présentent toutes les traces des outils

employés. « On a noté la marque des haches, des herminettes, des ciseaux à bois, et même des marques de scie quasiment inconnues à l'âge du Bronze. C'est la raison pour laquelle, dans le cadre d'une démarche d'archéologie expérimentale, qui permet des reconstitutions d'artefacts, nous avons demandé l'intervention de spécialistes que nous avons trouvés au sein de l'association Chalchophore. Nous souhaitions retrouver toute la chaîne opératoire de leur élaboration. » C'est donc l'expertise développée dans ce domaine par les membres de Chalchophore - qui œuvrent autour de l'archéologue Vincent Lascour qui a été sollicitée. Dans le cadre de leurs projets, ils ont déjà réalisé et mis à l'eau des pirogues archéologiquement compatibles avec celles que nos ancêtres du Néolithique devaient employer entre Corse et Sardaigne pour leurs importations d'obsidienne, sur l'archéosite de Cucuruzzu. Ils poursuivent également la construction d'un village d'artisans de l'âge du Bronze, au musée de Sartène ; la construction à l'identique d'une maison datant de cette même période est prévue. Ils mettent aussi en place des animations destinées à différents publics, notamment aux scolaires, pour rendre l'archéologie vivante et aider à comprendre le quotidien de ces temps reculés. Ils participeront également aux journées de l'archéologie qui devraient se tenir du 17 au 19 juin à Lucciana. Concernant les coffres de Lanu, trouver un if de dimensions adéquates a été une première étape difficile à franchir. Devenus rares, ces arbres sont protégés en Corse. L'if employé vient de la région de Tours où il ornaît le jardin d'une propriété privée. « Nous ne sommes pas ébénistes, sourit Vincent Lascour. Pour nous ce travail a été sans doute beaucoup plus long qu'il ne l'aurait été pour les artisans de l'époque. Il nous a fallu plus de 300 heures pour le mener à terme. Mais c'est aussi tout l'intérêt du processus : nous avons dû d'abord fabriquer et faire valider les outils en bronze. Ils n'ont pas le même tranchant que des outils en fer : nous avons dû découvrir comment les utiliser pour répliquer au mieux les gestes correspondant aux traces laissées sur les bois anciens et retrouver tout le processus de façonnage, de creusement, de réalisation des tenons et des mortaises, etc. » Toutes ces étapes ont été référencées et filmées, pour permettre la rédaction d'un compte-rendu précis. Reste qu'aujourd'hui, en une période où « le temps c'est de l'argent », un objet manufacturé qui demanderait 300 heures de travail coûterait certainement très cher. En était-il de même à l'âge du Bronze ? « Le rapport au temps n'était peut-être pas le même, et les artisans de l'époque devaient travailler, comme je le soulignais, plus vite que nous, conclut Vincent Lascour. Pourtant, il s'agit sans doute d'un artefact relativement précieux pour l'époque, et à valeur symbolique forte. Mais il nous reste encore beaucoup à découvrir. » ■ Claire GIUDICI